

NOTES DE LECTURE

Tunis au temps de la Course A propos d'un livre récent (*)

Tunis au XVII^{ème} siècle. Une cité barbaresque au temps de la course, titre du récent ouvrage de Paul SEBAG, représente pour son auteur tout autant un voyage à travers la vie d'une ville durant un siècle qu'une aventure parmi les écueils d'une histoire tunisienne pendant une période peu connue, ne fût-ce qu'en raison d'une documentation rare et difficile à trouver.

Tout au long de ses 256 pages, le livre se présente comme la synthèse d'un certain nombre de travaux déjà effectués par l'auteur, lui-même pionnier en la matière, ou par d'autres historiens. Ce texte, précis et agréable à lire, reflète certaines contraintes dues probablement aux exigences éditoriales : chaque chapitre étant conçu de manière autonome, des répétitions étaient inévitables (par ex. p. 9 et p. 12, p. 60 et p. 126); destinées à un large public non arabisant, les explications du sens des mots arabes ou turcs, passant du singulier au pluriel ou du littéraire au dialectal, peuvent gêner parfois un public plus averti (par ex. p. 30, *rays* pl. *ruwasâ*; p. 165, *hawkiyya*...).

Avant de rendre compte du contenu de l'ouvrage, nous voudrions faire quelques remarques préliminaires : les sources utilisées ou mentionnées sont pour l'essentiel déjà connues (sources imprimées européennes ou tunisiennes, quasiment pas d'archives inédites); la difficulté de séparer l'histoire de Tunis en tant que ville et l'histoire de la Régence est perceptible, notamment dans certains chapitres (p. ex. p. 84, p. 103-112).

Les dix chapitres de l'ouvrage sont précédés d'une introduction ayant valeur d'une onzième partie résumant l'histoire politique du siècle. Il nous a semblé commode de regrouper en quatre grands thèmes, sans pour autant remettre en cause le plan de l'auteur, les principaux sujets

(*) Paul SEBAG, *Tunis au XVII^{ème} siècle. Une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, L'Harmattan, 1989, 256 p.

développés : 1. La ville, sa morphologie, sa population, ses maisons, ses murailles. 2 - Les institutions politiques, économiques et militaires, à la fois support et raison d'être de la course. 3 - Les pouvoirs, les économies et les sociétés tunisoises. 4 - Les éléments de la vie sociale, la quotidienneté matérielle et culturelle.

La ville, sa morphologie, sa population

La description de la ville (chapitres 1, 2, 6, 9 et 10) présente l'espace et le tissu urbain à travers leurs différents éléments et leurs fonctions : la médina, coeur social, économique et culturel; les quartiers intra ou extra muros avec leurs particularismes sociologiques et leurs activités (quartiers des Andalous, la Hara, Bab Souika et le quartier franc); la qasba, symbole du pouvoir militaire et l'éclatement de ce dernier ainsi que son intégration dans l'espace civil (diwan, maisons des dignitaires...); le port et ses environs, les dimensions maritime et continentale de cette "ville aux trois lacs". Cette analyse minutieuse de l'espace tunisois est, avec celle d'André Raymond (1), la seule dont nous disposons pour l'époque post-hafsides et jusqu'au début du XIXème siècle.

Après l'étude du bâti, de ses structures et de ses symboliques, l'auteur brosse, dans le deuxième chapitre, un tableau de la population de la capitale. Le plan adopté, inspiré par les sources (voyageurs et chroniqueurs), reproduit une classification fondée sur les divisions religieuses et ethniques de la société : image d'une société de groupes étanches que nous avons du mal à accepter telle quelle ; l'histoire sociale de Tunis, qui reste à faire, montrera plus tard, peut-être, les rapports et les dynamiques qui les liaient entre eux.

S'appuyant sur plusieurs témoignages et effectuant de nombreux recoupements, l'auteur nous propose une estimation de la population de Tunis. Le nombre total des habitants aurait été à l'époque légèrement inférieur à 100.000 habitants, chiffre se décomposant comme suit : une majorité de maures musulmans à côté de 2 à 3000 turcs, 2 à 3000 andalous, quelques centaines de renégats, un nombre indéterminé de noirs, quelques centaines de livournais, quelques milliers de chrétiens (de 4 à 10000 esclaves et moins d'une centaine de marchands). Malgré toute la prudence dont l'auteur fait preuve, ces chiffres doivent être

(1) A. RAYMOND, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, 1985. - A. DAOULATI, *Tunis sous les Hafsides*, Tunis, 1976.

soumis à la critique. Tunis au XVIIème siècle, victime au moins sept fois de la peste, ne pouvait pas avoir le même chiffre de population que la ville du XVIIIème siècle en pleine "paix démographique". Le rapport numérique entre groupes nous laisse sceptique. A s'en tenir aux données fournies, la capitale aurait compris 22% de non musulmans et 6% entre andalous et turcs hanéfites. Avec des minorités aussi fortes et aussi individualisées, le visage socio-culturel de la ville aurait dû être différent et plus cosmopolite. Par ailleurs, ces chiffres sont-ils à référer aux données de l'ensemble du siècle ou à celles d'une période précise ?

Les institutions, support et raison d'être de la course

Dans le chapitre 3, Paul Sebag passe en revue les principales institutions centrales, politiques et militaires, de la Régence. Il nous rappelle aussi le rôle joué par certains personnages célèbres : Youssef Dey, Osta Moratto Genovese. Le souci de retracer l'évolution de ces institutions et leur position hiérarchique respective a peut être quelque peu laissé dans l'ombre les liens qui les rattachaient à la ville.

La course, quant à elle, occupe deux chapitres centraux du livre (chapitres 4 et 5). L'auteur y analyse la guerre de course et ses retombées sur la Régence de Tunis avec une grande précision dans l'information et une sensibilité d'humaniste. Se basant essentiellement sur Ellyat, Salvago et les publications de Pierre Grandchamp, Paul Sebag démonte l'organisation de l'entreprise corsaire, ses techniques, ses bailleurs de fonds, ses implications politico-militaires et économiques, et les réactions qu'elle suscite au nord comme au sud de la Méditerranée. Tout ceci conforte ce que l'on savait déjà... jusqu'à l'impossibilité d'évaluer la rentabilité de la course (p. 114-115) !

Étudiant le problème de l'esclavage, l'auteur aborde d'une autre manière l'impact de la course sur la ville de Tunis : il évoque lucidement et humanitairement les mésaventures de ces hommes réduits en esclavage.

"N'oublions pas surtout que nombre d'esclaves ne voyaient pas la fin de leur esclavage et qu'ils mouraient captifs, suite aux travaux auxquels ils étaient contraints, aux privations qu'ils devaient endurer, quand ils n'étaient pas emportés par une épidémie qui frappait d'abord et le plus durement la population des bagnes" (p. 144).

"Encore que la violence fût à l'origine de l'un comme de l'autre, l'esclavage des Noirs semble avoir été moins rude que l'esclavage des chrétiens. Ce qui est sûr, c'est que les Noirs ne connaissaient ni l'enfer des galères ni la misère des bagnes, et ils ne faisaient pas l'objet de ces calculs sordides que l'on faisait sur les esclaves chrétiens pour tirer le maximum de profit de leur retour à la liberté" (p. 146).

NOTES DE LECTURE

Ces destinées sont certes bouleversantes ! N'oublions cependant pas que le XVII^{ème} siècle a connu d'autres formes "sordides" de traitement de l'homme. Le corps des chiourmes était l'âme de plusieurs marines (2); les hôpitaux, les lieux d'enfermement et d'éducation par le travail se rencontraient partout, comme les lois sur la pauvreté... Ces pratiques n'étaient ni meilleures ni pires que les bagnes de Tunis.

Concernant les esclaves convertis, que les sources appellent les renégats (p. 132-134), des travaux récents de plusieurs historiens complètent la description que donne l'auteur. Les quelques éléments d'information disponibles sur le cas de Tunis (3) permettent de mesurer l'importance de ce groupe dans la vie socio-politique de la ville du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle. Nous retiendrons à ce propos une donnée concernant le mariage des femmes islamisées (p. 133) : il se concluait de préférence avec des renégats, de préférence aussi avec des dignitaires turcs plutôt qu'avec de simples janissaires.

Sur les statistiques servant à quantifier le phénomène servile (p. 141 à 144), basées sur les actes du consulat de France, deux remarques s'imposent. La première concerne le chiffre de 3947 esclaves indiqué pour tout le siècle : ce chiffre est loin des estimations précédentes (p. 60); bien sûr, nous n'avons ici que les indications incomplètes d'une source documentaire, mais cela devrait nous pousser à modérer les estimations. La deuxième remarque a trait au rythme des rachats d'esclaves et à la valeur de ces opérations : ils auraient atteint leur apogée avant 1640; cette constatation ne peut signifier qu'une chose, à savoir que l'âge d'or de la course tunisienne se situerait dans le premier tiers du XVII^{ème} siècle, nous pensons plus précisément aux années 1615-1630. Il est symptomatique de constater que la plupart des faits de course et des exploits mentionnés dans les sources utilisées par l'auteur se situent dans la première moitié du XVII^{ème} siècle (p. 90-91, 99-103, 109-112). La course ne disparaît pas pour autant et connaîtra de beaux jours au XVIII^{ème} siècle; mais le temps du faste fut court.

(2) A. ZYSBERG, *Les galériens. Vies et destins de 60000 forçats sur les galères de France (1680-1728)*, Paris, 1987, p. 40.

(3) B. et L. BENNASSAR, *Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats (XVI-XVII^{ème} siècles)*, Paris, 1989. - A. GONZALES-RAYMOND, *Islam et Inquisition dans les îles espagnoles de la Méditerranée (1550-1700)*, Univ. de Franche-Comté, thèse dactyl., 1987. - A.-M. DI CURZIO-BIN GUIZA, *Les renégats d'origine italienne en Tunisie (1611-1660)*, Univ. Paris XIII, maîtrise, 1988. - S. BOUBAKEUR, "Les majorquins à Tunis au XVII^{ème} siècle", dans *VIII^{ème} journées d'études historiques locales. El commerce alternatiu, corsarisme i contraban (XV-XVIII s.)*, Palma de Mallorca, 1990, p. 163-173.

Les pouvoirs, les économies et les sociétés tunisoises

Aux chapitres 6 et 7, Paul Sebag nous transporte dans le monde du travail, de l'artisanat, des échanges et de la multitude des métiers qui les accompagnent. Tunis nous apparaît dans ses différents rôles de capitale économique, de place commerciale, de foyer artisanal, de lieu de l'économie monétaire et de centre de consommation. Parmi les activités qui ont retenu davantage l'attention de l'auteur, il faut mentionner les textiles et surtout la fabrication des chéchias, moteur de la production urbaine.

C'est à propos des problèmes monétaires que nous souhaiterions apporter quelques précisions. Comme l'ensemble du monde ottoman, Tunis était sous le régime des monnaies d'argent, plus particulièrement depuis le XVII^{ème} siècle. Au cours de cette période, la vie monétaire de Tunis connut trois moments importants : les années 1615-1630 avec l'introduction de la piastre de 8 réaux comme monnaie nationale; la crise de 1675-1685/86, marquée par la dévaluation des pièces locales et l'arrivée de plus en plus massive de piastres "courtes"; la dévaluation des monnaies par Ibrâhîm Chérif (1703) et les difficultés monétaires qu'elle révèle. Il faudrait ajouter que, parallèlement à la détérioration constante des monnaies locales, le réal "a ocho", lui-même, fut diminué de 20% de sa valeur en 1686, en Espagne. Donc, si théoriquement le rapport des monnaies entre elles est resté le même, la valeur réelle des pièces n'a cessé de décroître, provoquant une grave crise monétaire et économique à Tunis. C'est le contraire de la stabilité !

Au chapitre 7, l'auteur met en valeur les potentialités de la ville et ses prédispositions aux échanges lointains, aussi bien terrestres que maritimes, et ce malgré la course et la contre-course, malgré une infrastructure portuaire peu propice aux bateaux. Il rend compte des moyens et des conditions des échanges : droits, taxes, flottes, techniques commerciales et d'association, routes des caravanes, produits d'importation et d'exportation. De même c'est à juste titre qu'il analyse la mainmise progressive des pays européens sur le commerce extérieur de Tunis (traités capitulaires, politiques de la canonnière ou simples rapports de forces économiques).

Parmi les principales exportations mentionnées figurent les céréales et les légumineuses (p. 177 et 186). L'auteur évoque à ce sujet la prohibition qui pesait sur la sortie des grains. En fait, contrairement à la tradition ottomane et aux vœux des hommes de religion, c'était l'interdiction de sortie qui était exceptionnelle et non l'inverse. Le contrôle des exportations de grains avait pour objectif l'accroissement

des rentrées fiscales; c'est ce qui explique le développement spectaculaire des exportations de blés pour la Régence. Le seul frein réel à ce commerce était le risque de disette.

En évoquant les moyens techniques et les agents du commerce extérieur (nolis, hypothèques, prêts à la grosse, sociétés à participation, marchands européens), l'auteur n'a prêté aucune attention aux marchands locaux qui apparaissent dans ses sources. Pourtant leur mention aurait pu équilibrer un tant soit peu l'image de la domination européenne sur le commerce de Tunis

En analysant le trafic portuaire de Tunis et de La Goulette, Paul Sebag insiste sur les difficultés rencontrées par les bateaux pour y accéder. A travers les types d'embarcations et de navires utilisés, on peut se rendre compte du degré d'adaptation des moyens de navigation à l'environnement géographique particulier de Tunis. Les relevés des arrivées de bateaux à partir des archives de "Santé" (à Marseille, à Livourne et à Gênes) ou bien à partir des manifestes de navires, permettent de connaître le profil de toute la flotte marchande qui fréquentait la Régence (4).

Ces mêmes documents, ainsi que d'autres, permettent aussi sinon de reconstituer la balance commerciale de Tunis - ce qui est pratiquement impossible pour des périodes aussi anciennes - du moins d'avoir une idée exacte des quantités exportées ou importées pour certains produits (5). Les correspondances des marchands européens, particulièrement celles de Nicolas Béranger, de Louis Sabain et d'autres, fourmillent de renseignements sur divers aspects de la vie économique et les activités commerciales. C'est ainsi qu'une lettre de Sabain du 12 septembre 1688 nous informe de la constitution par des Livournais à Tunis d'une société pour l'exportation des cuirs (6). Des travaux récents ou en cours permettent de mieux saisir l'organisation du monopole des cuirs (7).

Parmi les importations de Tunis, l'auteur signale celles concernant les textiles. Nous voudrions ajouter une remarque. Il est indispensable de distinguer les importations de produits de luxe de celles des produits

(4) S. BOUBAKEUR, *La Régence de Tunis au XVII^e siècle. Ses relations commerciales avec les ports de l'Europe méditerranéenne, Marseille et Livourne, Zaghuan*, 1987, p. 93-96.

(5) *Id.*, *op. cit.*, p. 104-134.

(6) *Archives diplomatiques*, Nantes, "Consulat de France à Tunis" 597 a.

(7) 'Aziz Muhammad al-Habib, *Wazâ'if mu'assasat Dâr al-Gild fi al-'ahd al-Husayni 1721-1856*, C.A.R. sous la direction du Prof. 'Abd al-Hamid Henia, Université de Tunis, 1989.

courants. Tunis faisait venir surtout des tissus luxueux; ses achats de drap restaient limités, nonobstant l'épisode des "draps rouges" à l'époque de Mourad III. L'artisanat local arrivait sans peine à répondre à la demande intérieure.

La lecture des manifestes de navires, des polices de chargement etc., permet aussi de rectifier une information de l'auteur (p. 193) : "Les échanges de Tunis avec Livourne étaient un peu moins variés que les échanges de Tunis avec Marseille". C'est plutôt l'impression contraire que nous avons à la lecture des documents d'archives.

Les éléments de sociabilité, la quotidienneté matérielle et culturelle

Dans les trois derniers chapitres (chapitres 8, 9 et 10), Paul Sebag s'immerge dans la vie quotidienne des habitants de Tunis. Il évoque tour à tour : l'habitat, la famille; l'alimentation locale et les influences turcomorises; l'eau pour boire, l'eau pour se nettoyer, l'eau pour se purifier; les hommes et leurs passions, la culture religieuse et profane, les cafés et les tavernes, les hommes et leurs obsessions, la justice, la sécurité. Jusqu'ici ces thèmes avaient rebuté les historiens de cette période. L'auteur a eu raison de mettre en valeur certains textes comme celui d'Ibn Abî Dinar décrivant la ville de Tunis. Cependant pour étudier la vie matérielle et remédier aux lacunes de l'information, il adopte une démarche qu'il définit ainsi : "Il suffit souvent d'un indice tenu pour que nous soyons autorisé à nous représenter une réalité d'autrefois à partir d'une information plus récente" (p. 151). Cela peut être en effet parfois utile; mais en dépit de certaines pérennités, il nous est difficile d'admettre qu'une réalité contemporaine puisse être transposée aux siècles antérieurs.

Au-delà de ces discussions, qui font partie somme toute du débat académique, disons que le livre de Paul Sebag est le fruit d'une érudition remarquable et certainement celui de plusieurs années de travail. Il fait le point sur l'état des recherches concernant le XVII^e siècle tunisien et rend plus proche du lecteur une période difficile à cerner. Il serait souhaitable que, à son instar, d'autres synthèses d'histoire tunisienne puissent être offertes au lecteur.

Sadok BOUBAKER